

## Exposé n° 2

# GRANDES PLACES DE CHANGE PARALLELES ET RESEAUX DE CAMBISTES ENTRE LE NIGER ET LE NIGERIA

*Par :*

*Emmanuel Grégoire  
CNRS - Orstom*

## INTRODUCTION

Les échanges commerciaux entre le Niger et le Nigeria reposent sur une étroite imbrication économique et humaine, les deux pays partageant une frontière commune de plus de 1600 kilomètres qu'aucun obstacle naturel n'entrave. Leurs populations - qu'elles soient haoussas, peuls, béri-béris ou Kanouris - ont, d'autre part, derrière elles un passé séculaire de relations ténues; si bien qu'elles constituent les éléments interdépendants d'un même ensemble social. Ces multiples liens<sup>1</sup> restent de nos jours très prégnants malgré la frontière qui les sépare depuis le début de ce siècle.

De multiples facteurs expliquent le dynamisme de ces échanges commerciaux : on peut citer l'enclavement du Niger tributaire du Sud pour son approvisionnement, leurs complémentarités agropastorales, leur différence de taille et de potentiel économique, leurs disparités de politiques économiques (fiscales, douanières, de subvention etc.) et leur appartenance à des zones monétaires distinctes. Ces éléments sont pour les opérateurs économiques autant d'opportunités de négoce qu'ils s'empressent de saisir quitte à verser dans l'illégalité (commerce de contrebande).

Parmi ces facteurs, l'aspect monétaire joue un rôle charnière : le taux de change entre le franc CFA et la naira détermine, pour une large part, les termes de l'échange entre les deux pays : une sous-évaluation de la naira encouragera les exportations nigérianes (par conséquent les importations nigériennes) tandis qu'une surévaluation de la naira se traduira par un excès d'importations nigérianes (donc d'exportations nigériennes). Ce taux conjugué à l'évolution du coût de la vie au Nigeria a également des incidences sur le niveau des prix à la consommation au Niger étant donné l'importance de ce pays dans son approvisionnement (céréales, matériaux de construction, biens de consommation courantes etc.). La baisse de la naira, constante depuis 1986 jusqu'au début de cette année, a ainsi évité que la forte inflation que connaît le Nigeria ne se transmette au Niger.

Cet aspect monétaire présente à la fois un caractère structurel - l'existence d'un marché des changes parallèle au marché officiel régi par les banques centrales - et conjoncturel dans la mesure où le cours des deux monnaies ne cesse de fluctuer notamment le taux de change de ce marché noir qui sert de référence aux transactions transfrontalières conclues entre les opérateurs nigériens et leurs partenaires de la zone franc. Le système bancaire moderne à travers le taux de change officiel intervient en effet peu dans les échanges entre les deux pays si ce n'est pour les contrats d'État à État (livraison d'électricité et d'hydrocarbures au Niger).

L'origine de ce marché noir des changes remonte à la période coloniale. Jusqu'alors, les populations utilisaient comme monnaie les cauris, petits coquillages provenant des îles Maldives et les pièces d'argent importées d'Europe par le désert, le Thaler autrichien et la pièce de cinq francs français qui s'échangeaient chacune contre 5000 cauris. Les monnaies européennes se substituèrent à ces cauris et un marché des changes parallèles naquit rapidement de la dépréciation du franc français par rapport à son cours officiel avec la livre sterling en raison du protectionnisme économique qui régnait dans les colonies françaises et de la politique de contrôle des changes. Les commerçants africains et les maisons

<sup>1</sup> Notamment familiaux par le biais de mariages, amicaux, religieux (les écoles coraniques du Nigeria attirent marabouts et élèves coraniques nigériens), culturels, linguistiques (la langue haoussa forge une identité commune) et marchands.

de traite coloniales profitaient du double taux de change pour se livrer à toutes sortes de transactions en jouant sur les différences de prix des marchandises entre les deux zones. Ce petit "trafic" s'est développé au lendemain de la seconde guerre mondiale avec l'intensification de la traite et portait sur l'arachide, le coton et les produits manufacturés importés d'Europe.

Longtemps dévalué par rapport à la livre sterling, le franc français à travers le franc CFA ne prit sa revanche qu'en 1967 : le Nigeria, déchiré par le conflit biafrais, créa en effet sa propre monnaie, la naira, et la fit sortir de la zone sterling afin d'empêcher l'État sécessionniste de profiter des avantages monétaires de la Fédération. Cette importante décision amena la Central Bank of Nigeria à prendre parallèlement trois séries de mesure : l'inconvertibilité de la nouvelle monnaie, l'instauration du contrôle des changes et la restriction des importations avec la création de licences<sup>2</sup>. Ces différentes mesures affaiblirent la naira dont la non-convertibilité bloqua les échanges de devises car les banques françaises du Bénin, du Niger et du Cameroun qui acceptaient auparavant les livres sterling, refusèrent de prendre la naira. La seule voie d'accès aux devises étrangères offertes aux opérateurs nigériens était alors le marché parallèle qui prit un essor considérable tant leur demande était forte. C'était désormais au tour du franc CFA de s'imposer, sa parité avec la naira étant déterminée sur ce marché noir par la loi de l'offre et de la demande comme pour les autres devises.

Ce marché des changes parallèles joue donc, depuis déjà longtemps, un rôle capital dans les échanges transfrontaliers étant donné la flexibilité du taux de change. Nous nous proposons, à partir des exemples du Niger et du nord du Nigeria, d'étudier la réaction de ces marchés à la dévaluation du franc CFA. Pour cela, nous présenterons les principales places de change situées de part et d'autre de la frontière puis nous décrirons l'organisation et la stratégie de ceux qui animent ce marché parallèle : les cambistes.

## I. LES PRINCIPAUX MARCHES DE CHANGE

Les grandes villes, siège des riches commerçants et des patrons de change, en constituent les pôles, les bourgades frontalières en sont les relais et les villages de brousse en sont autant de points de passage : tout au long de la frontière s'est en effet formé un tissu serré de petites villes vivant de celle-ci et des nombreuses activités, légales et illégales, qu'elle engendre.

Chaque ville nigérienne a ainsi une "jumelle" de l'autre côté de la frontière qui est le plus souvent un gros marché régional de céréales, de bétail et d'objets de consommation courante : Kamba est le pendant de Gaya, Illéla de Birnin-Konni, Djibya de Maradi, Mai Adoua et Kongolam de Zinder et Damasak de Diffa (cf. carte). Toutes ces localités ont été investies par de nombreux petits commerçants contrebandiers et des passeurs qui, de par les liens qu'ils entretiennent avec les autorités répressives, rendent possible le passage frauduleux des marchandises. Ainsi à Zinder, ce sont de véritables convois qui traversent impunément la frontière plusieurs fois par semaine sous la direction de convoyeurs connus des commerçants pour leur connivence avec les services douaniers<sup>3</sup>.

### *Les grandes places de change du Nord Nigeria*

Kano, Sokoto et Maiduguri constituent les grands pôles économiques du nord du Nigeria et sont des centres de commerce actifs tournés à la fois sur leur arrière-pays rural et sur la satisfaction des besoins d'une population urbaine nombreuse : Kano a dépassé la cap des deux millions d'habitants tandis que Sokoto et Maiduguri doivent compter chacune près d'un demi-million d'habitants. Outre leur rôle marchand, ces agglomérations sont devenues des villes industrielles productrices de cigarettes, de fertilisants, de biens agro-alimentaires, de textiles (fancy et wax), de parfums, de boissons, de matériaux de construction (ciment), de produits pharmaceutiques et de biens de consommation courante (détergents et savons, bassines plastiques). Tous ces produits auxquels il faut ajouter ceux des secteurs agricole (céréales, igname) et pétroliers, se retrouvent sur les marchés du Niger dont ils constituent les principales importations.

<sup>2</sup> JIGUE, Le Nigeria et ses périphéries frontalières, in Nigeria, un pouvoir en puissance, D. Bach, J. Egg et J. Philppe éditeurs, Editions Karthala, Paris, 1988, pp. 220-239.

<sup>3</sup> Le quotidien Le Sahel 14 octobre 1993.

L'histoire de Kano est à ce titre révélatrice de la mutation de ces villes. Capitale d'un des sept États haoussas, Kano comptait près de soixante mille habitants au début de ce siècle et sa prospérité reposait sur le commerce transsaharien et le négoce de la noix de cola qui s'effectuait avec le Gonga et l'Asanti. Pendant l'époque coloniale, la ville, reliée à la mer par le train dès 1909, fut un grand centre de traite arachidière et le siège des maisons de commerce coloniales. Elle tint ce rôle jusqu'après l'indépendance puis profita du fort essor économique que connut le Nigeria grâce à sa rente pétrolière pour s'industrialiser sous l'impulsion de l'État mais aussi d'opérateurs économiques privés qui créèrent des entreprises ou qui profitèrent des décrets d'indigénisation promulgués en 1972 et 1977 pour devenir actionnaire de sociétés déjà existantes. Kano compte ainsi quelques grands groupes aux branches d'activités diversifiées comme ceux d'*alhaji* Isiaku Rabiou et d'*alhaji* Aminu dan Tata qui comprennent des sociétés de négoce, des entreprises industrielles et des départements financiers.

Second pôle d'activité économique du pays après Lagos et principal foyer d'activité de la partie septentrionale de la Fédération, Kano est une place financière importante où sont représentées toutes les grandes banques commerciales et organismes bancaires fédéraux (Central Bank of Nigeria) et étatique (Kano State Investment Company etc.). En matière de finance "informelle", c'est aussi le principal marché de change parallèle du pays après Lagos. Les points de change se situent à proximité des grands hôtels, de l'aéroport international Murtala Mohammed, dans les gares routières qui mènent au Niger (Tasha Kuka, Tasha Zinder) mais aussi à Faggé, vieux centre commercial pré colonial (marché aux esclaves) situé entre les murs d'enceinte de l'ancienne ville et le Sabon Gari et traditionnelle zone d'accueil des commerçants touaregs et arabes, et surtout à Wappa, carrefour important qui jouxte le grand marché et une des plus importantes mosquées de la ville.

Sokoto et surtout Maiduguri sont les deux autres grands lieux de change du nord du Nigeria. A Sokoto, les cambistes sont regroupés à la gare routière et autour de l'enceinte de l'ancien marché tandis qu'à Maiduguri, ils officient dans le grand marché et dans une rue de la ville appelée Baban Lori où se trouve l'officine d'un certain Zana principal cambiste de la ville. Le marché des devises y propose non seulement des francs CFA d'Afrique de l'Ouest mais aussi d'Afrique centrale étant donné la proximité du Cameroun et du Tchad et les multiples relations commerciales que Maiduguri entretient avec ces pays.

Les grands commerçants de Kano, de Sokoto et de Maiduguri entretiennent d'étroites relations avec les cambistes qu'ils fournissent en francs CFA. Ces francs CFA proviennent des opérations commerciales effectuées avec le Niger dont le solde est globalement défavorable à ce dernier, le taux de couverture des importations par les exportations s'établissant à 56 %.

#### *Les grandes places de change au Niger*

Les principales places de change sont Maradi, Birnin-Konni et Zinder, Diffa et Gaya sont des centres secondaires : l'activité marchande à Diffa <sup>4</sup> est en effet modeste si l'on se réfère au faible montant des recettes douanières perçues (30,9 millions en 1993) de même que celle de Gaya qui souffre de la proximité de Malanville, gros marché frontalier béninois et point de rupture de charge des marchandises destinées au Niger et au nord du Nigeria.

Reliées aux grandes villes du Nigeria par un bon réseau routier et situées au cœur de zones densément peuplées et très actives du point de vue marchand, Maradi, Birnin-Konni et Zinder constituent de véritables plaques tournantes dans les échanges entre les deux pays et sont le berceau de commerçants dynamiques dont l'activité est tournée vers le puissant voisin.

Les commerçants nigériens exportent au Nigeria principalement du bétail : les animaux sont vendus sur de grands marchés de regroupement comme celui de Djibya d'où ils sont expédiés par camions vers les abattoirs de Kano et parfois même d'Ibadan où réside une importante communauté haoussa qui approvisionne Lagos en viande <sup>5</sup>. Le haricot-niébé est le second produit exporté : il est acheté principalement par la NAMCO, filiale du groupe Dan Tata de Kano et la société OSCUDA de Kaduna <sup>6</sup> qui le revendent ensuite à des grossistes ibos ou yorubas originaires du Sud du Nigeria où il est

<sup>4</sup> Sa singularité économique tient au fait que la monnaie nigérienne y est davantage utilisée dans les transactions que le franc CFA : en brousse, les paysans n'acceptent que la naira pour la vente de leur récolte de céréales et de poivrons, et les fonctionnaires de la ville sont contraints de changer une bonne partie de leur salaire pour faire leurs achats courants.

<sup>5</sup> A. COHEN, Custom and politics in urban Africa : a study of hausa migrants in yoruba towns. London, Routledge and Keagan, 1969.

<sup>6</sup> USAID, Projet des Stratégies d'Amélioration de la Commercialisation agricole, Une évaluation rapide de la commercialisation du niébé au Niger, Niamey, 1989, 145 pages.

consommé. Citons ensuite parmi les exportations nigériennes le souchet, le coton, les oignons, les poivrons de la région de Diffa, les produits maraîchers et les cuirs et peaux destinées aux tanneries de Kano et de Sokoto dont la plus importante est la SOLETA (Sokoto Lether and Tanning industries Ltd) <sup>7</sup> Ces exportations portent donc sur des produits locaux à l'état brut et à faible valeur ajoutée.

Ces agglomérations sont aussi des points de passage des marchandises du commerce entre le Nigeria et des pays plus éloignés tels que l'Algérie, la Libye, le Mali et le Burkina-Faso. Des camions franchissent la frontière à Birnin-Konni et remontent à Tamanrasset avec du mil, du henné et des objets de consommation courante fabriqués au Nigeria. Au retour, ils ramènent des dattes et quelques produits subventionnés en Algérie tel le lait en poudre (lahda).

Enfin, Maradi <sup>8</sup> et, dans une moindre mesure, Birnin-Konni et Zinder sont des grands centres de transit à destination du Nigeria. Notons que des petites villes telles que Magaria et Diffa sont également impliquées dans ce négoce : Diffa, pourtant très excentrée, a été choisie par les Établissements Amar Taleb et quelques commerçants de Maradi et Birnin-Konni pour y installer une antenne afin d'approvisionner leurs correspondants de Maïduguri.

Ces mouvements de transit ont débuté pendant la guerre du Biafra qui coupa la partie septentrionale du Nigeria de ses débouchés sur la mer. Ils portent sur des produits dont l'importation est interdite au Nigeria qui entend protéger son industrie. Ces prohibitions <sup>9</sup> touchent actuellement les cigarettes, les tissus wax de fabrication européenne et ivoirienne, les basins et les pagens asiatiques, la friperie, les chaussures et sandalettes, divers biens de consommation domestique (concentré de tomates, insecticides, piles électriques). Ce transit représente à l'échelle du Niger des sommes considérables même s'il a tendance à diminuer en raison des mesures législatives adoptées pendant la conférence nationale pour "moraliser" l'activité, de la sévère concurrence du Bénin mieux placé géographiquement pour accaparer la clientèle nigérienne et de la libéralisation des échanges extérieurs au Nigeria (décembre 1986) qui a limité les prohibitions (le nombre des produits interdits d'importation est passé de 74 à 16). Les sommes en jeu demeurent toutefois importantes et ont représenté près de 16 milliards de francs CFA en 1993 dont presque la moitié (6,7 milliards) est représenté par les seules cigarettes. Parallèlement à ce transit, il faut noter un important commerce de réexportation qui porte sur les véhicules d'occasion importés d'Europe (France, Belgique, Hollande) par le port de Cotonou puis réexportés de l'autre côté de la frontière.

Du fait de leur activité commerciale soutenue, ces trois villes constituent les principaux centres de change parallèle : elles traitent la quasi-totalité du change s'effectuant au Niger et résultant des flux marchands entre les deux pays. A Maradi, les cambistes sont installés à la gare routière et à proximité de l'agence de la SONIBANK. Ils sont organisés en syndicat avec un président, un vice-président et un trésorier qui règlent les usages de la corporation, qui la représentent à la chambre de commerce et qui défendent ses intérêts face à l'administration. A Zinder, les cambistes exercent leur activité dans l'enceinte du grand marché et à la gare routière. A Birnin-Konni, les places de change sont situées à l'intérieur de l'enceinte d'une mosquée et à la gare routière jouxtant le grand marché. Les grossistes sont peu nombreux, le plus important d'entre eux est en même temps député de la ville à l'Assemblée nationale.

Ces grandes places ne sont donc pas autonomes et font, au contraire, partie de tout un réseau financier dont Kano en est le pôle. Ses ramifications s'étendent aux autres frontières du Nigeria (Cameroun et Bénin) dont les arbitrages participent également à l'unification du marché de la naira <sup>10</sup>. C'est donc au sein de ces réseaux que s'effectuent les transferts monétaires et circulent l'information : les milieux cambistes, comme ceux du commerce, font preuve d'une grande mobilité que ce soit pour les transferts de fonds ou pour la recherche de nouveaux clients. Ainsi, les monnayeurs de Birnin-Konni et Maradi n'hésitent pas à se rendre à Malanville, Kano ou Sokoto, places pourvoyeuses de nairas de par leur

<sup>7</sup> USAID, *Projet des Stratégies d'Amélioration de la Commercialisation agricole, Une évaluation rapide du sous-secteur des cuirs et peaux au Niger*, Niamey, 1990, 122 pages.

<sup>8</sup> Maradi doit à ses commerçants katsinaouas et goberawas qui ont su nouer des liens étroits avec les grands commerçants de Kano mais aussi de Katsina, Kaduna et Zaria d'être la principale place de transit du Niger (cf. E. GREGOIRE, *Les chemins de la contrebande, Cahiers d'Etudes Africaines "Anthropologie de l'entreprise"*, n°XXXI (4), 124, Paris, 1991, pp. 509-532).

<sup>9</sup> Le décret n°1 de 1988 qui dresse la liste des prohibitions absolues d'importations, sera remplacé (1995) par un nouveau texte plus protectionniste en faveur du secteur productif et des consommateurs.

<sup>10</sup> J.P. AZAM; *La balance du commerce frontalier Nigéro-nigérian, Une analyse à partir du marché parallèle de la naira (1980-1987)*, Université de Clermont-CERDI, 1988, 27 pages.

activité marchande, si elles font défaut dans leurs villes. Ils participent ainsi à la régulation du marché et les écarts de taux significatifs qui peuvent apparaître entre places, sont donc immédiatement corrigés par le jeu des transferts. Ainsi, une différence de trois nairas pour 1000 francs CFA entre Maradi et Kano justifie l'envoi de fonds "correcteurs" et un ajustement final s'opère sur le taux de Kano où la demande des opérateurs nigériens fixe en dernier ressort le taux d'équilibre.

Les cambistes se tiennent en effet informés des moindres évolutions du cours sur les autres places de multiples manières. La plus simple consiste à utiliser le réseau téléphonique comme le font les patrons de change de Zinder qui appellent tous les jours (voire plusieurs fois par jour) leurs correspondants de Wappa et de Maradi. D'autres tirent l'information de leurs dépendants qui se déplacent régulièrement au Nigeria ou au Bénin (Malanville) ou de voyageurs et commerçants faisant la navette entre les grandes places.

## II . LES CAMBISTES

Les cambistes sont les animateurs de ces marchés de change, les cambistes nigériens exercent toutefois leur activité dans des conditions plus difficiles que leurs homologues nigériens : l'attitude des autorités à leur égard rend le facteur risque, lié à l'illégalité de leur activité, non-négligeable si bien qu'ils sont toujours à la merci d'opérations répressives.

Au Nigeria, cette activité est en effet tantôt tolérée comme ce fut le cas sous les régimes des Présidents Shehu Shagari et Ibrahim Babangida, tantôt réprimée avec force comme le fit en son temps (décembre 1983 - août 1985) le général Buhari qui procéda à de nombreuses arrestations de monnayeurs et saisies de devises et entreprit une démonétisation de la naira (23 avril 1984) afin de réduire la masse monétaire. Cette mesure s'accompagna d'une fermeture prolongée des frontières terrestres du pays (avril 1984 - février 1986) pour porter atteinte aux détenteurs de nairas résidant à l'étranger et tenta de démanteler le marché parallèle. Les cambistes s'adaptèrent à ces mesures et n'en poursuivirent pas moins leur activité clandestinement, comme ils l'ont à nouveau fait pendant quelques semaines au début de cette année, le général Sani Abacha ayant décidé, à son tour, de faire la guerre à ce marché des changes parallèles qu'il accuse de miner l'économie du pays.

Au Niger, bien que théoriquement illégale, l'activité de cambiste est tolérée au point qu'elle est exercée à la vue et au sus de tout un chacun depuis de longues années. Jamais, l'administration ne la perturba étant donné le rôle capital que jouent les monnayeurs dans les échanges marchands entre les deux pays. Parfois même, elle la reconnaît officiellement comme à Diffa où les cambistes acquittent une patente et sont recensés comme agents de change. D'ailleurs, dans cette région comme dans nombre de villages frontaliers du Niger, les deux monnaies circulent indifféremment alors que le franc CFA n'est pas toujours connu des paysans nigériens : les marchands de céréales nigériens qui vont se ravitailler de l'autre côté de la frontière, se procurent, au préalable, des nairas.

Si les cambistes nigériens sont plus professionnalisés et disposent d'une surface financière supérieure à leurs homologues, les modes d'organisation économiques et sociaux de la profession ne diffèrent guère d'un pays à l'autre ce qui n'est pas surprenant : des Nigériens se sont en effet installés de longue date au Nigeria où ils y exercent cette activité comme d'autres de leurs compatriotes s'y adonnent au commerce ou au transport tel *alhaji* Balla dan Sani qui a récemment transféré ses activités de Maradi à Kano à la suite de la défaite aux élections du MNSD parti politique qu'il soutenait au Niger.

### *L'organisation des officines de change à Kano : le cas de Wappa*

Wappa est une sorte de bourse qui regroupe les officines de change et qui offre une grande diversité de devises étrangères : Dollar, Deutsche Mark, Livre Sterling, Franc CFA et Franc français mais aussi Livre libanaise (la communauté libanaise est nombreuses à Kano et économiquement puissante tant dans le commerce que dans l'industrie), le Rial saoudien (Kano est un point important de départ pour le pèlerinage à la Mecque) et diverses autres monnaies d'Afrique et même d'Asie (baht thaï issu du commerce de la drogue). Dans ce système de change parallèle, la naira joue le rôle de monnaie pivot : si elle est échangée avec une faible commission contre des dollars ou des francs CFA par exemple (deux nairas de marge pour 1000 francs CFA), la commission augmente sensiblement si un opérateur veut

changer des francs CFA contre des dollars : le cambiste cumulera en effet deux marges, celle du change franc CFA/naira puis naira/dollar. Les cambistes ne passent donc pas directement d'une monnaie étrangère à l'autre, la naira est le passage obligé.

Les responsables de ces bureaux de change constituent une corporation avec à leur tête un président élu chargé de défendre leurs intérêts et d'arbitrer les éventuels litiges. Véritables professionnels dont c'est la seule activité, ces cambistes se réunissent tous les matins pour évaluer l'état des réserves en différentes devises des uns et des autres, s'informer du taux de change pratiqué à Lagos principale place financière du pays et définir le cours du jour (*chang*). Celui-ci est fixé vers 11 heures, le cours de la veille réglant jusqu'alors les transactions. Ce cours peut cependant varier plusieurs fois dans la journée en fonction de l'offre et de la demande locale, des fluctuations enregistrées à Lagos - où la naira est un peu dévaluée par rapport à Kano car la demande en devises étrangère y est plus forte -, de la politique de La Central Bank et de l'évolution du dollar américain. Ces variations de cours sont immédiatement répercutées par les officines qui proposent à la clientèle des taux très proches. Le soir, à partir de 17 heures, les opérations se ralentissent car les cambistes évitent d'effectuer des opérations qui les amèneraient à ne détenir qu'une seule et même monnaie ce qui les rendraient vulnérables en cas d'événements politiques ou économiques majeurs qui pourraient avoir une forte incidence sur les cours. Toutefois, certains commerçants admettent qu'à Wappa "on peut faire le change 24 heures sur 24". Enfin, il convient de noter que chaque officine dispose d'agents (*masu changi* en Haoussa) fixes ou ambulants qui collectent directement les devises dans la rue ou joue le rôle de rabatteurs pour leur patron. On retrouve là un mode d'organisation du travail analogue à celui des activités marchandes en pays haoussa et que nous décrirons plus précisément à propos des monnayeurs nigériens <sup>11</sup>.

Ce marché noir des changes ne se fait pas seulement au Nigeria à partir de cash : il y a des ententes et des modalités de transferts entre opérateurs qui se font uniquement par des jeux d'écriture entre la Fédération et l'étranger : un investisseur peut très bien se procurer sur place une partie des fonds nécessaires à son projet en créditant à l'étranger son fournisseur local de nairas.

Le même type d'organisation corporatiste et hiérarchisée se retrouve dans les autres grandes places de change du nord du Nigeria que sont Sokoto et Maïduguri. Cependant, dans ces deux villes, le taux de change de la naira est légèrement supérieur de celui de Kano dans la mesure où la demande en devises y est moins soutenue. A partir de tous ces grands centres urbains, des réseaux de cambistes se sont tissés vers des villes moins importantes (Katsina, Daura, Gusau et Hadejia) et des villes frontalières commercialement actives comme Kamba, Illela, Jiga, Djibya, Kasua Dagi, Mai Adoua, Douchi et Damasak que les grossistes approvisionnent en nairas. Dans ces localités, la naira est surévaluée par rapport au cours des grandes agglomérations car la demande est soutenue de la part des commerçants nigériens (marchands de céréales, de ciment, importateurs d'hydrocarbures, de produits manufacturés etc.) qui se rendent au Nigeria faire des achats.

#### *L'organisation des cambistes au Niger*

L'activité est concentrée en un nombre limité d'opérateurs des grandes villes qui ont tissé des réseaux "horizontaux" (correspondants-fournisseurs de nairas installés sur d'autres places) et des réseaux "verticaux" composés d'une multitude de dépendants qui travaillent pour eux. Ces grossistes qui contrôlent le marché des changes en liaison avec leurs partenaires nigériens, sont donc peu nombreux sur chaque place : deux à Birnin-Konni, six environ à Maradi, quatre au plus à Zinder et à Malanville. C'est donc une quinzaine d'opérateurs qui domine le marché nigérien du change et qui ont en charge de fournir en nairas les gros importateurs de ciment, de matériaux de construction, de céréales et d'hydrocarbures après négociation serrée sur le taux à appliquer. Bien que concurrents, ces patrons de change, comme à Kano, entretiennent de bonnes relations et s'entendent à la fois pour la fixation du taux et les transferts de devises. Leur activité est organisée, comme dans le commerce, de façon pyramidale. Chaque patron (*ubangida*) est assisté de quelques adjoints (*bara*, sing. *barwai*), souvent des parents, qui gèrent des points de vente sur les marchés, les gares routières ainsi que les villages frontaliers voisins. Ces dépendants se déplacent fréquemment vers les autres villes de change pour transmettre des informations ou transférer des fonds. Ces adjoints ont eux-mêmes des dépendants - détaillants, rabatteurs par exemple - qui sont rémunérés en fonction des affaires qu'ils traitent. Quelques rabatteurs sont employés à la journée et se rendent chez les clients habituels pour leur proposer leurs services ou récupérer un crédit. C'est le cas à Birnin-Konni, où les patrons de change les utilisent les samedi et dimanche jours de marché à Illela et à Gaya le jour du marché de Kamba. La stratégie commerciale des

<sup>11</sup> Les monnayeurs nigériens sont nombreux à Kano : on en trouve à Wappa mais surtout aux abords des hôtels Akija et Residential où descendent habituellement les commerçants nigériens.

grossistes consiste à étoffer leur réseau de dépendants afin d'augmenter leurs points de vente au détail et d'accroître le volume des affaires qu'ils traitent : la notion de richesse en hommes (*arzkine mutane*) que nous avons soulignée par ailleurs à propos des activités marchandes<sup>12</sup>, se retrouve également dans le monde des cambistes.

Outre ces grands cambistes, l'activité de change revêt des formes très variées et regroupe une multitude d'agents opérant à des échelles différentes comme dans le commerce. On peut établir la typologie suivante qui s'applique également aux monnayeurs nigériens :

- Des agents de change qui sont en quelques sortes des détaillants travaillant à leur compte avec un faible capital. Ils achètent ou empruntent aux grossistes avant de revendre, au taux en vigueur, à des particuliers et petits commerçants. Ces agents qui effectuent des opérations de petite et moyenne importance, sont présents sur toutes les places, mais ils tendent à être les seuls sur les marchés secondaires de Gaya, Dan Issa, Matameye, Magaria et Diffa où les monnayeurs traitent des montants peu élevés : leur fonds de roulement qui dépasse rarement un million de francs CFA, est suffisant pour satisfaire la clientèle citadine et non pour répondre à une demande importante d'un opérateur économique comme ceux qui se livrent aux activités de transit.

- Des opérateurs occasionnels qui tentent de se défaire de nairas sans avoir à payer la commission de change aux professionnels. C'est le cas par exemple des vendeurs de bétail qui peuvent s'improviser cambistes quelques temps ou aller trouver des commerçants qu'ils savent demandeurs de nairas (marchands de céréales) pour traiter avec eux, les deux partenaires gagnant sur le taux puisque se passant d'intermédiaires. Notons que nombre de transactions font l'objet de la part des commerçants d'opérations de troc et ne passent donc pas par le marché des changes : les vendeurs de bétail ou de niébé, par exemple, achètent, en contrepartie, des céréales au Nigeria pour les revendre au Niger et récupérer ainsi des CFA. De même, les opérateurs du transit peuvent se faire rémunérer leurs exportations de cigarettes contre des citernes d'essence voire des céréales.

- Des cambistes ambulants qui sont des petits détaillants de nairas parcourant les rues à la recherche de clients. Ils peuvent exercer pour leur propre compte ou pour celui d'un patron qui leur confie quotidiennement une somme à changer et sur laquelle ils ont une commission.

L'élément discriminant dans cette multitude d'agents de change est le capital circulant : si les grands patrons, comme le Président du syndicat des cambistes de Maradi, s'autofinancent et disposent d'une somme allant jusqu'à 30 millions de francs CFA (rarement davantage) dont ils injectent une petite partie dans leurs réseaux : leurs adjoints se voient confier l'équivalent de 500.000 à un million de francs CFA en nairas, les comptes étant apurés chaque soir ou en fin de semaine selon les cas, le dépendant ayant une commission fixée au préalable (une à deux nairas pour 1000 francs CFA changés). Les détaillants, quant à eux, travaillent le plus souvent avec un capital guère supérieur à un ou deux millions de francs CFA tandis que les cambistes ambulants ne disposent que de quelques dizaines de milliers de francs CFA. Soulignons que le marchandage n'est guère de rigueur avec les cambistes, contrairement aux activités marchandes, seul un léger rabais est obtenu sur le change d'une grosse somme

Le crédit, pratique omniprésente en pays haoussa, caractérise aussi cette activité. Par ce biais, les patrons se créent une clientèle de revendeurs mais fidélisent leurs clients commerçants en pré finançant, sur leurs réserves de devises nigériennes, une partie de leur opération commerciale lorsqu'elle ne détient pas le fonds de roulement nécessaire. Ainsi, les marchands de céréales, gros demandeurs de nairas, empruntent fréquemment une partie de la somme désirée à un agent de change pour aller acheter du mil au Nigeria et le rembourse une fois les céréales revendues au Niger. Ce délai est court, trois jours à une semaine, afin que le cambiste ne se démunisse longtemps d'une partie de son capital. L'intérêt étant prohibé par l'islam, cet interdit est contourné de deux manières : soit le bénéfice de l'opération est partagé au prorata des sommes investies par le commerçant et son agent de change, soit le taux de change pratiqué par ce dernier est moins intéressant pour son emprunteur, la différence étant de deux nairas pour 1000 francs CFA. Inversement, de gros opérateurs économiques qui se livrent à des activités portant sur des sommes élevées (essentiellement le transit) peuvent déposer des quantités importantes de nairas dépassant les disponibilités immédiates des patrons de change<sup>13</sup>. Ces derniers demanderont un

<sup>12</sup> E. GREGOIRE, *Les alhazai de Maradi, Histoire d'un groupe de riches marchands sahéliens*, Collection Travaux et Documents n°186, Editions de l'ORSTOM, Paris, 1986, 1990 (2ème impression).

<sup>13</sup> Le principal cambiste de Birnin Koui faisait remarquer, l'an passé, qu'une grosse transaction pouvait porter jusqu'à quatre millions de nairas soit alors plus de 30 millions de francs CFA.

délaï de deux à quatre jours avant de leur remettre l'équivalent en francs CFA qu'ils obtiendront en envoyant leurs adjoints changer une partie de la somme sur une autre place ou en s'associant localement avec des confrères.

Ces maîtres de cambistes sont donc spécialisés. Ils n'exercent une activité normale que si une opportunité se présente à eux : un cambiste peut s'impliquer, par exemple, dans une opération d'importations de céréales en la cofinçant. Par contre, ils leur arrive d'investir dans le transport et l'immobilier (construction de villas ou de logements à usage locatif) comme beaucoup d'autres commerçants qui privilégient ce type d'investissement. Enfin, pour les Nigériens comme pour les Nigériens, la réalisation du bénéfice né d'une opération de change se fait dans la monnaie nationale : un cambiste de Zinder faisait remarquer que son fond de roulement était composé de nairas tandis que sa capitalisation s'effectuait en francs CFA "parce qu'il est dangereux de thésauriser en nairas car elle ne cesse de se dévaluer depuis plusieurs années".

## CONCLUSION

Les cambistes ont été confrontés, depuis un an, à deux rudes épreuves :

- 1/ Le 2 août 1993, les chefs d'État des pays africains de la zone franc décidèrent de suspendre le rachat par les banques centrales (BCEAO et BEAC) des billets émis par celles-ci et exportés en dehors des pays africains de la zone franc. Les raisons de cette décision tenaient à l'importance des sorties de billets, hors des zones d'émission, préjudiciables aux économies des pays et qui étaient le véhicule d'activités frauduleuses et de fuites de capitaux importantes en direction principalement de la Suisse, de la Grande Bretagne, de la France, de l'Autriche et des pays ouest africains non membres de la zone franc.

Au Niger, les patrons de change ne semblent pas avoir été victimes de cette mesure car ils ont anticipé le redressement rapide du franc CFA<sup>14</sup>. Les cambistes nigériens ont toutefois été surpris par la soudaineté de la mesure et les changements de parité qui l'ont accompagnée. L'un d'entre eux résume bien cette impression d'impuissance sur les fluctuations du taux: "c'est à Kano qu'ils ont les secrets de la fixation du taux, nous on ne fait que les suivre". En étant ainsi "dépassé par les événements" et en n'ayant pas modifié leur comportement en s'abstenant de vendre des francs CFA, de nombreux cambistes se sont épargnés de lourdes pertes de change ce qui n'a pas été le cas des Nigériens qui cédèrent quelques temps à la panique en vendant des CFA.

Ces mesures d'août 1993 n'ont finalement pas eu un gros impact sur le fonctionnement du marché des changes, les cambistes digérant assez rapidement l'événement et les monnaies retrouvant leur parité antérieure. Avec du recul, la réaction des marchés a préfiguré ce qui s'est passé le 11 Janvier 1994, jour de l'annonce de la dévaluation du franc CFA qui, quant à elle, eut des répercussions plus profondes sur le marché des changes.

2/ Les représentants des quatorze États africains de la zone franc, réunis les 10 et 11 janvier 1994 à Dakar, ont été contraints d'accepter la dévaluation de leur monnaie (50%) face à un double refus : celui du Fond monétaire international de leur octroyer de nouveaux prêts et celui de la France de continuer à soutenir financièrement l'ajustement structurel sans accord avec le FMI. Au même moment, le 10 janvier, le général Sanj Abacha présentait le budget de la Fédération pour l'année 1994 et les grandes lignes de sa politique économique et monétaire où la stabilisation du taux de change de la naira constituait une priorité. En fixant le taux de change à 22 nairas pour un dollar, le chef de l'État entendait supprimer le marché noir ou tout du moins atténuer la spéculation sur ce marché en amenant les cambistes à se conformer à la nouvelle mesure. Pour cela, les bureaux de change n'étaient plus autorisés à vendre des devises pour un montant supérieur à 2500 \$, privilèges des seules banques commerciales et de développement agréées par la Central Bank of Nigeria.

Ces deux mesures entraînèrent une véritable tempête monétaire sur l'ensemble des marchés des changes parallèles que ce soit au Nigeria même ou dans les pays limitrophes. De 138 nairas pour 1000 francs

<sup>14</sup> J. LAMA, La suspension des rachats par la BCEAO des billets de son émission : nature de la mesure et conséquences pour l'économie du Niger op. cité.

CFA au 1er janvier 1994, le taux avait un peu fléchi sur toutes les grandes places en ce début d'année (il était à 128 le 7) face aux incertitudes quant au devenir du franc CFA. Il s'était toutefois redressé à 138 le 10 au matin. Les opérateurs, à l'écoute des informations diffusées par la BBC ou RFI, pressentaient que "quelque chose" d'important allait se produire à Dakar bien que nombre d'entre eux espéraient encore que la France s'opposerait à une telle décision <sup>15</sup>, commencèrent alors à anticiper la dévaluation, le franc CFA s'échangeant contre 122 nairas le 11 au matin.

Le jour de la dévaluation, le 12 janvier il était à 110 à Zinder à 8h pour clore le soir à 70, le franc CFA s'étant alors logiquement dévalué de 50% par rapport à son cours du 1er Janvier. Ces variations reproduisaient les cours enregistrés à Kano en fonction des informations qui étaient sans cesse apportées par des voyageurs qui venaient de Wappa. Après avoir été saisi de panique, les marchés reprirent leurs esprits les jours qui suivirent la dévaluation et le 18 janvier le franc CFA se stabilisait dans une fourchette de 85 à 90 nairas pour 1000 francs CFA soit une dévaluation de 37 % depuis le 10 janvier 1994 : la naira n'avait donc pas répercuté totalement le montant de la dévaluation du CFA.

Le jour de la dévaluation, les monnayeurs avaient de fait suspendu toutes les transactions face aux errements du taux qui ne permettaient pas de se faire une idée précise du nouvel équilibre. Les commerçants avaient eu la même attitude puisque nombre d'entre eux fermèrent boutique en attendant une clarification de la situation qui n'interviendra qu'une semaine après la décision historique de Dakar. Peu de transactions eurent lieu au cours de cette première semaine d'après dévaluation : les marchés nigériens furent dans l'expectative et à l'écoute attentive des informations venant de Kano. Quelques commerçants ont toutefois anticipé cette dévaluation et avaient transformé une partie de leurs réserves en francs français et en dollars : peu de temps après la décision de Dakar, ils changèrent ces devises aux guichets des banques pour récupérer des CFA. A la BIAO de Maradi, le volume de change avoisinait ainsi les 100 millions de CFA alors qu'il est habituellement négligeable. D'autres enfin s'étaient prémunis en conservant des nairas qu'ils changèrent à Kano au lendemain de la dévaluation.

La dévaluation du CFA conjuguée à la réévaluation de la naira anima également les marchés des changes nigériens qui étaient soumis à de nouvelles règles et étaient l'objet de multiples opérations répressives : "les changeurs de devises étrangères au marché noir ont disparu le 13 janvier de la plupart des endroits de Lagos (et de Kano) où ils travaillent habituellement à la suite du renforcement de la lutte contre les opérations de change illégales" <sup>16</sup>. En dépit des arrestations et des saisies périodiques effectuées par les forces de sécurité sur les différentes places de change du pays, les cambistes de Wappa continuèrent à exercer clandestinement leur activité pendant quelques semaines. Le cours du dollar malgré l'officielle réévaluation de la naira, restait échangé contre 48 nairas.

Conjuguée à l'inconvertibilité partielle du franc CFA décidée en août, la dévaluation du franc CFA a entraîné une perte de confiance totale des businessmen nigériens dans cette monnaie qui, en six mois, avaient perdu à leurs yeux ses deux atouts majeurs : sa convertibilité et son pouvoir d'achat élevé. Cette défiance fut si forte que les francs CFA ne trouvèrent plus preneurs pendant quelques temps au Nigéria et que les Nigériens devaient se procurer des nairas sur les places de change nigériennes. Si le franc CFA avait perdu de son attrait, les marchés des changes parallèles ne disparaissaient pour autant car il existait toujours une demande de nairas au Niger même si les transactions commerciales entre les deux pays ont été ralenties pendant les mois qui suivirent la dévaluation. Au Nigéria, bien que dans la clandestinité, Wappa continuaient de satisfaire les besoins permanents des importateurs en devises - que le système officiel d'allocations ne peut satisfaire.

---

<sup>15</sup> Les cambistes et les opérateurs économiques nigériens ont peu anticipé la dévaluation du franc CFA en transformant une partie de leurs fonds en nairas : les rumeurs qui circulaient alors sur une possible et nouvelle démonétisation de la naira, connue en 1986, les en dissuadèrent.

<sup>16</sup> Marchés tropicaux n° 121, 21 janvier 1994.

Grégoire Emmanuel. (1994)

Grandes places de change parallèles et réseaux de cambistes  
entre le Niger et le Nigéria

In : Hassan Maman A. (ed.), Grégoire Emmanuel (ed.),  
Labazée Pascal (ed.). Actes du séminaire d'économie et de  
sociologie nigérienne (année 1993 - 1994)

Niamey : PNUD ; IRD, 66-74 multigr.

Séminaire d'Economie et de Sociologie Nigérienne,

Niamey, 1994